

Fernando d'Almeida

Ipséité et Altérité
dans la poésie de Tchicaya U Tam'si



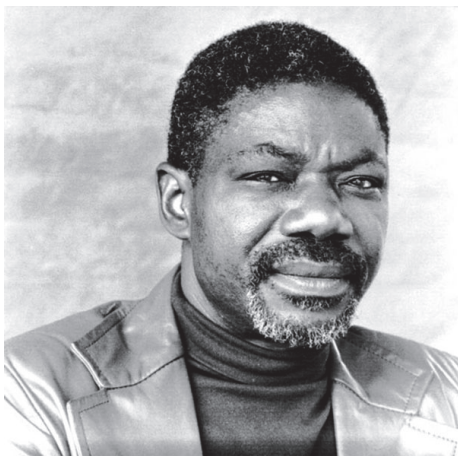
« La poésie répond à un besoin de rêve, besoin humain sans la satisfaction duquel l'homme meurt dans l'homme [...] Mais le besoin le plus essentiel des hommes est de se rêver réels dans le monde réel. Il est aussi celui qui présente le plus d'exigences. Besoin de culture et de rêve lucide. »

Jacques Gaucheron

dans

D'un luxe nommé poésie

Revue Europe, mars 1966



Tchicaya U Tam'si
(1931-1988)

**Je te regarde passer sous
Le parasol des éléments qui ne
Gouvernent plus ton œuvre lumineuse
De révolte radiatrice d'insurrection**

Fernando d'Almeida

Note antéposée

(dépêche retardée)

L'engagement passionnel de **Tchicaya** à travers son œuvre apparaît comme « *un accord intime entre le pays et le poète, une sorte de symbiose qui fait fondre dans le destin du pays l'aventure personnelle* »¹.

Cette poésie poursuit dans son alchimie verbale, une méditation passionnément imagée sur l'enfance inscrite dans un espace de souffrances morales et physiologiques. En situant sa voix sur cette ligne de crête, **Tchicaya**, tout en scrutant l'àpreté de son enfance, tente de se libérer de ce poids par la parole du poème. Il semble ahaner chaque fois qu'il évoque son enfance et les mots par lui employés trahissent sa mélancolie, son désarroi de vivre dans un monde fait d'antagonismes larvés et manifestes :

¹ – Marie Eliou, *La formation de la conscience nationale en République populaire du Congo*, Paris, Ed. Anthropos, 1977, p.101.

*Ils ont craché sur moi, j'étais encore enfant,
[...]*

*J'étais enfant dans mon cœur il y avait du sang
(MS. p. 31)*

Dès ses premiers poèmes rassemblés dans le recueil **Mauvais sang** (MS) et publié en 1955, **Tchicaya U Tam'si** créditait son lecteur potentiel de ses émois vécus par l'entremise de l'enfance. Parce qu'il aura vécu son enfance en-deçà de l'opulence, le poète souvent est conduit à vilipender les siens, à apostropher sa société en amplifiant ses conflits personnels qu'il intègre aux remous de son pays tout entier dans une sorte d'incantation de l'arbre, du fleuve, de la mer donnés comme éléments de la nature permettant au poète d'y trouver de secrètes correspondances. Cette thématique de l'enfance induit les rapports que le poète entretient avec sa mère. Au premier regard, ces rapports semblent harmonieux mais une lecture renouvelée permet de dégager des motifs qui impliquent un climat conflictuel, houleux, parfois irrévérencieux entre l'écrivain et sa mère.

Dans un lyrisme proféré au bord de l'éclatement, **Tchicaya** instruit le procès de la génitrice et de la femme aimée en renouvelant à sa guise, la quête des origines à travers le prisme du ventre. Du coup, se fait jour l'inclination à l'identité raciale à travers les avatars de l'histoire coloniale. Dans ce contexte, la recherche de l'arbre généalogique apparaît

déterminante en tant qu'elle restructure la personnalité clanique, lignagère de l'écrivain.

Au-delà de cette saisie de soi, de récupération de certains indices culturels comme l'arbre généalogique, **Tchicaya U Tam'si** va élargir ses préoccupations éthiques en exprimant la médiation entre le lyrisme, entre soi et les structures contradictoires au sein desquelles l'homme congolais s'observe à travers le miroir que lui renvoie sa société affranchie des serres coloniales.

D'autres lancinantes questions comme le rapport du poète au christianisme sont envisagés dans cette création qui fait la part belle à une double modalité : celle de l'imaginaire et des réalités concrètes congolaises. L'emprise des éléments de la nature sur le poète indique son souci de totalisation de l'espace national, sa soif d'intégrer dans sa création, aussi bien les êtres que les choses.

Afin de scruter de près cette poésie, les œuvres suivantes ont été retenues :

- *Le mauvais sang* (Caractères, 1955)
- *Feu de brousse* (Caractères, 1957)
- *Triche-cœur* (P.J. Oswald, 1960)
- *Epitomé* (P.J. Oswald, 1962)
- *Le ventre* (présence Africaine, 1964)
- *Arc musical* (P.J. Oswald, 1970)

Les trois premières œuvres ont été reprises en un seul volume aux éditions l'Harmattan (Fonds Oswald)

en 1978. Ainsi qu'**Epitomé** et **Arc musical** en 1970. Quant au recueil **Le ventre**, il a été réédité en 1978 accompagné d'un florilège inédit : **Le pain ou la cendre**. Nous avons utilisé volontiers, les récentes rééditions parce qu'elles sont plus disponibles en librairie.

*
* * *

Le climat dans lequel baigne la poésie de Tchicaya U Tam'si est un climat à la fois intimiste et profondément attentif aux rumeurs du monde extérieur.

Le poète explore à sa manière qui est forte et belle, l'univers mythique de son peuple et tente dans un sursaut de réaffirmation de soi, de s'ancrer dans les crises sociales et politiques de son temps en vue de restaurer l'autonomie, la liberté fondamentale de son peuple.

C'est une poésie en constant rapport avec le passé historique de la communauté du poète, un passé certes archivé mais jamais clos.

De nombreuses invectives contre le clergé catholique émaillent cette création qui fait également la part juste à la quête d'identité raciale tout en s'orientant vers l'universel en tant que stade suprême de la créativité.

*La présente lecture buissonnière se divise en quatre stations : la première station traitera de **la thématique de l'enfance**, la seconde de **la recherche d'une identité raciale**, la troisième de **l'engagement politique et***

social, la quatrième de la thématique des eaux.

Par commodité, nous avons retenu les sigles suivants pour conduire notre travail : MS (Le mauvais sang), FB (Feu de brousse), T (A triche-cœur), E (Epitomé), V (Le ventre) AM (Arc musical).

A

Première station

La thématique de l'enfance

On peut se laisser à considérer la thématique de l'enfance dans la poésie à tendance cosmologique comme relevant généralement du royaume de l'innocence, comme étant fille de l'insouciance. Mainte poésie offre agréablement cette interprétation laquelle situe l'enfance du poète dans un univers paradisiaque où le simple fait d'exister suppose le bonheur de vivre, postule le fait de traverser la vie, l'enfance sans effets tapageurs. Or, cette tendance assez réductrice, ne va pas toujours de soi chez tous les faiseurs de vers. Certains, pris dans la glu d'une existence singulièrement âpre, prennent un malin plaisir à jeter leur dévolu sur leur enfance parce qu'elle aura été pour eux un moment de dépossession de soi, de crises d'affectivité, moment rendu problématique par les crises successives du monde contemporain au sein duquel ces poètes se meuvent, s'émeuvent.

La thématique de l'enfance dans la poésie de Tchicaya U Tam'si (du Congo-Brazzaville) répond à

l'ordre de l'agressivité envers soi et envers autrui. Elle porte l'empreinte d'une vie inapaisée de souffrances morales, physiques et de désillusions sur l'erre humaine.

Une plongée dans cette enfance nous a paru être la voie obligée pour cerner les motivations secrètes et fugitives du poète dont l'œuvre en soi énonce à voix diverses, les choses et les êtres qui donnent signification à notre contemporanéité.

a) L'enfance du poète

En donnant autorité à son enfance dans le souci d'établir un pont affectif entre son passé et lui, Tchicaya s'emploie vraisemblablement à évacuer en lui quelques phantasmes tenaces. Doué d'une mémoire fabulatrice, le poète congolais collabore avec son enfance pour en refixer certains traits focaux. Il s'agit d'une enfance qui aura subi, connu les affres du manque, fait l'expérience dichotomique du bien et du mal :

J'étais enfant couché sur un lit de verveine (MS, p. 31)

Dès le départ, le poète ne se cache sous aucune ombrelle, renonce aux effets charmeurs pour instruire sans faux-fuyant le procès de sa naissance. Il est tout entier dans ce vers qui fait la part belle à la sincérité, à la vérité intérieure.

Tandis que les enfants de son âge subissent les délices d'une enfance douillette, le poète, de son côté, est réduit à une existence presque larvaire, à la limite

de l'insipidité, de l'inutilité. Il est tout confus de vivre à la marge de la société. Des pensées lourdes d'interrogations l'assaillent lui, l'enfant public qui parcourt des terrains vagues pour se soustraire à la monotonie de l'existentiel quotidien.

Dans cette quête de l'enfance prend donc assise une prosodie de l'errance, du libertinage. Le poète est obligé de déambuler de jour comme de nuit en chantant « *dans le fût d'un cyclone* » (MS, p. 31). Il naît sublime « *face aux cris de la rue* » (MS, p.32) parce que somme toute, il est né pour le vagabondage, pour la misère, pour la faim qu'il a souvent partagée avec sa sœur morte et son grand-père lesquels n'avaient pour toute nourriture que le poisson. Or, il faut souvent jeûner dans cette cellule familiale pour ne pas dilapider le peu de provisions contenues dans la maisonnée.

Pour faire face à cette situation, Tchicaya s'est trouvé dans l'obligation de se porter sur tous les chemins de la vie, de lutter dur pour se soustraire à la misère chronique :

*j'ai trimé mes jeunesses
j'ai dû faire le fou
pour mon premier gain
une coqueluche
j'ai paré ma gorge d'éclats de verre multicolores
j'ai souhaité le coup de pied au cul de la chance*
(FB, p. 73)

Aucune complaisance envers son enfance, sa

jeunesse. Celle-ci repose sur la dialectique du manque, engendre un climat d'insécurité morale. Livré à lui-même dès son enfance, le poète s'essaie à vivre, se jette dans le monde des adultes qui le rejettent alors qu'il se résigne à être sauvé par ce monde précisément. Il pense qu'en luttant, en étant lui-même la planche de son salut, il lui est loisible de s'émanciper de la tutelle des siens. Donc mordre sur les choses au lieu de les subir, telle est l'entreprise de **Tchicaya** au sortir de l'enfance. A chaque instant, le poète se rebelle, cherche à se jouer de son enfance malgré tout, se pose en s'opposant à tout atavisme car il ne peut pas accepter sa condition mais la nier vigoureusement pour tenter de retrouver une enfance rayonnante de joie non factice mais réelle, profonde, totale.

La description que fait le poète de son enfance apparaît d'emblée pathétique à plus d'un titre. **Tchicaya** veut s'approprier la totalité de cet espace, ne rien oublier de son enfance, s'ouvrir à elle pour mieux exorciser ses délires, ses déchirures. Il ne comprend pas la bipolarité du monde dans lequel il vit malgré lui. Il ne s' imagine pas qu'il puisse exister quelque frontière entre le bien et le mal. Aussi, ne comprend-il pas qu'il soit donné à certains de vivre malheureux et à d'autres, de faire journellement une provision de joie intérieure et diffuse :

pardonnez-moi mon enfance

je voulais vivre heureux

mais mon cœur a flanché pour un excès de café et

pour un rhume de cerveau (FB, p.95)

Le pardon que sollicite le poète n'est point une clause de style mais une des possibilités à lui données de se rejoindre dans le malheur ambiant. Il se donne pour victime, alors qu'en fait, n'ayant pas choisi sa condition native, il ne doit pas se médire en aucune façon, se jeter le dévolu en plein visage. Mais il se trouve que cette condition étant plus forte que le poète, celui-ci finit par oublier qu'il ne s'est guère fait tout seul. Peut-être, souffre-t-il parce qu'il est originaire d'un pays riche en ressources naturelles (café, tapioca, arbres, etc) et qu'il est obligé de partager cette richesse avec des gens qui exploitent sans vergogne son pays? Des gens qui le briment, crachent sur lui au vu et au su de tout le monde :

*Ils ont craché sur moi, j'étais encore enfant,
Bras croisés, tête douce, inclinée, bonne, atone.
Pour mon ventre charnu, mon œil criait : aumône !
J'étais enfant dans mon cœur il y avait du sang*
(MS, p.31)

Ou encore :

*Ils ne conviendront pas qu'enfant j'eus les boyaux
durs comme fer et la jambe raide et clopant
j'allais terrible et noir et fièvre dans le vent
L'esprit, un roc, m'y faisait entrevoir une eau.*
(MS, p.27)

L'enfance du poète s'est déroulée au cœur même des tensions sociales secrétées, avivées par la colonisation. D'où l'allusion du poète, par l'utilisation

du pronom personnel pluralisé « ils », à tous les ogres, les oppresseurs qui l'ont tenu pour un non-être bon pour recevoir tous les sévices possibles.

D'abord, le poète reçoit sur son visage du crachat par plus fort que lui. Ne pouvant protester, il est du coup vidé de son orgueil humain, avilit par son semblable et forcé de mendier, de crier aumône en vue de justifier son existence. Ici, le poète explore sa propre misère (les boyaux durs), s'accepte sans se récuser parce que la vie qui est sienne s'offre d'emblée comme dépendante de superstructures mises en place et entretenues par l'Autre qui le chosifie, le brime sans forme de procès. Ce que le poète ne comprend pas dans ce qui lui est arrivé dans l'enfance, c'est que bien qu'ayant été un « *enfant public* » portant courageusement une « *jambe raide et clopant* », il s'est toujours gardé d'insulter qui que ce soit, de porter l'arrogance à son point culminant, à son point d'incandescence.

En nous ramenant à l'enfance qui perdure dans l'adulte, le poète égrène les difficultés qu'il a connues et qui l'ont rendu ombrageux une fois devenu électeur. Repliée sur elle-même, cette enfance aura connu « *l'atrocité du sang* » répandu ici et là au cours de rixes souvent engagés entre les autochtones et les colonialistes. Ouvrir donc la croisée sur le révolu, donne à **Tchicaya** l'occasion de régler des comptes non seulement avec lui-même mais aussi avec l'Autre qui l'écrase littéralement sur son propre territoire, au milieu des siens.